

R O L E de la F O R E T dans les P E U P L E M E N T S
* * * * *

I- La COLONISATION des ROMAINS

Le petit nombre de silex éclatés retrouvés sur le massif ancien permet d'affirmer qu'à l'époque paléolithique le Morvan était peu habité. Les restes de l'époque néolithique ne sont guère plus nombreux. Longtemps, les aspects ruiniformes de la granulite ont été pris pour des monuments mégalithiques. Les monuments mégalithiques sont surtout abondants dans les districts gneissiques et schisteux où la roche se divise facilement en table. Quand la race néolithique a pénétré dans le Haut-Morvan, elle paraît s'être installée le long des rivières.

Au début des temps historiques, au temps des Eduens, la densité de population n'était pas uniforme. Les agglomérations étaient rares en Morvan. Les noms de villages en "dun", tels que Dun-les-Places, Dun-sur-Grandry, ou leurs dérivés en "erre", Ménessaire, indiquent les groupements les plus certains de cette époque. Malgré des sources fréquentes aux altitudes les plus élevées du Haut-Morvan, malgré le goût des Gaulois pour établir leurs "aedificia" sur les crêtes, on ne trouve pas de trace celtique. La grande forêt expliquait la vaste extension du territoire des Eduens. Sur une grande partie, leur contrée était sauvage. Au revers de leurs monnaies, il y avait un loup.

Il fallut la puissance colonisatrice de Rome pour traverser le massif ancien. La quantité des groupements, dont les noms se terminent en "y" et en "ay", montre combien fut grande l'extension des gentilices dans les parties qui avoisinent les marges (Alligny, Cussy...). Les Romains créèrent un réseau routier très serré. Le long des voies romaines, s'établirent des camps retranchés ou des postes militaires et surtout de nombreuses villas dont on a retrouvé les vestiges jusque dans les parties les plus inaccessibles du Haut-Morvan.

II- La COLONISATION autour des ABBAYES et des CHATEAUX

Au 10^e siècle, le Morvan était fort peu habité, surtout vers le centre. Les pionniers colonisateurs devaient venir du dehors, appelés par les abbayes. Seuls les grands ordres religieux avaient osé pousser, à la limite

de la forêt, de petites chapelles et quelques prieurés qui devinrent par la suite le siège d'autant de paroisses rurales (ceux d'Anost et de Moux étaient dans la dépendance du monastère de Saint-Symphorien, de la même ville...). Ces établissements religieux constituaient l'avant-garde des groupements humains, à l'exception des châteaux isolés sur les crêtes dont le nombre était des plus restreints. La masse nomade et flottante des aventuriers et des malheureux que la société charriait à sa surface, entre le 9e et le 11e siècle, s'agglutina autour des monastères et des châteaux.

L'afflux des colons au 12e siècle permit de constituer le plus grand nombre des paroisses morvandelles. Entre ces agglomérations importantes, les moines fondèrent des granges. Le mot "grange" constitue une forme toponymique encore fréquente. Il marque une exploitation agricole qui fut alors très importante. Un maître dirigeait les granges. Ces granges ont été l'origine de beaucoup de hameaux et de villages.

C'est surtout à la forêt que s'attaquent les forces colonisatrices des abbayes. Les forces conquises sur les grandes places deviennent les emplacements des nombreux hameaux composés de trois ou quatre maisons et qui portent un nom particulier en Morvan, l'"Huis", presque toujours suivi du nom du propriétaire (sauf l'Huis du Rû, l'Huis des Brosses, l'Huis des Rats). On compte 134 huis dans le Morvan nivernais. La grosse majorité des huis se sont fixés sur la roche granitique et granulitique. L'extension de ces formes onomastiques à l'intérieur du Haut-Morvan indique le souci de reconquérir la sylve médiévale. Cette dénomination de huis est certainement post-carolingienne. Ces dénominations ne sont plus usitées, mais on désigne fréquemment une maison par le nom de son propriétaire, précédé de "chez".

En 1136, les moines de Citeaux introduisirent des colons laborieux. Ces gens défrichèrent les landes et bâtirent des chaumières auxquelles ils donnèrent leur nom dont certains sont restés. Ces peuplements furent la cause de la formation des communautés taisibles. Plus tard, groupés autour d'une même église, ils constituèrent la plupart des paroisses qui ont été érigées en Morvan, entre la fin du 12e siècle et la fin du 15e siècle.

Aux 16e et 17e siècles, les seigneurs entreprirent autour de leurs châteaux les colonisations qui avaient si bien accru la prospérité des monastères. Les paysans chassés de leur foyer, les malheureux ruinés par les guerres qui ravageaient les bons pays, ont cherché asile dans la forêt. Le Morvandiau a gardé le souvenir de tout ce qu'il doit aux grands bois.

Actuellement, parmi les habitants du massif ancien, qui émigrent vers la capitale, ceux qui reviennent le plus volontiers au pays, après avoir amassé leur petite fortune, ce sont les descendants des hardis défricheurs de la grande sylve, les fondateurs des hameaux à nom collectif.

Les V I L L A G E S et les V I L L E S
* * * * *

I- Les VILLAGES

1- La REPARTITION des AGGLOMERATIONS

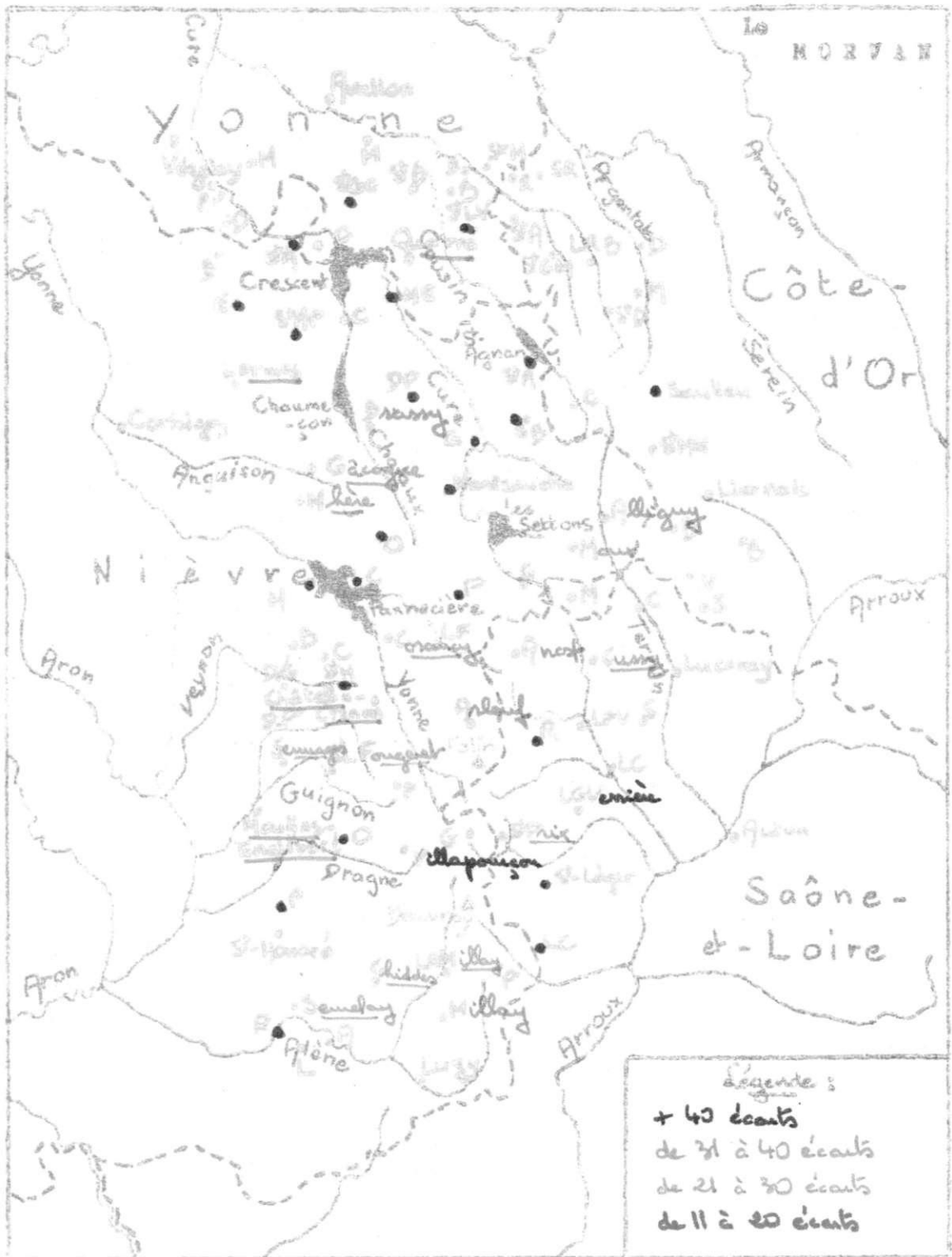
Dans le Morvan, les villes sont peu nombreuses, les villages peu considérables. Mais on trouve une quantité de petits hameaux, de maisons ou de groupes de maisons, isolés ou séparés seulement les uns des autres par des distances de deux ou trois kilomètres au plus. 33 % des habitants seulement vivent au bourg. Plus on monte à l'intérieur du massif, plus on aborde le Haut-Morvan, plus la population se dissémine.

Sur 100 communes,	9	ont au bourg de 76 à 100 %	de leurs habitants,
	10	de 51 à 75 %	
	35	de 26 à 50 %	
	46	de 0 à 25 %	(dont 7 comptent moins de 10 %).

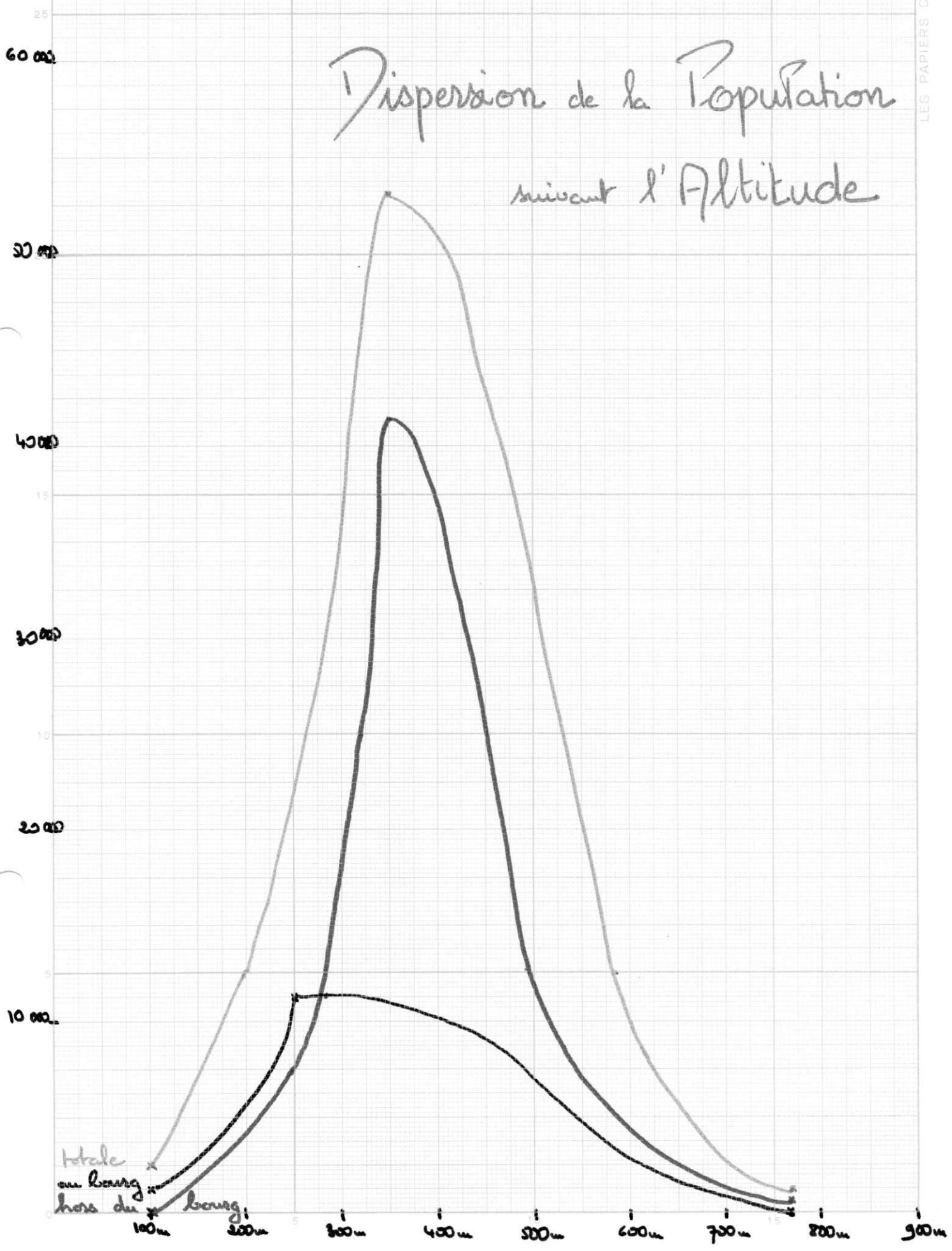
La dissémination en Morvan va en augmentant du centre à la périphérie. L'énorme dispersion et le nombre considérable des écarts ont toujours inquiété les administrateurs du sol. En Morvan, la moitié des communes possèdent plus de 10 hameaux, le quart en compte au moins 20. Cependant, toute la partie nord-est est presque sans écarts. Les communes du Haut-Morvan très disséminées ont des superficies très grandes. Les hameaux s'éloignent de plus en plus de la mairie et de l'église paroissiale. La loi de l'agglomération dans le Morvan est fonction de sa constitution géologique. Les populations se desserrent d'autant plus volontiers qu'elles s'éloignent des marges calcaires.

Les hameaux qui ne groupent pas 10 habitants peuvent être mis à part ; ce sont des écarts-reliques d'un établissement plus important, le plus souvent d'anciens moulins le long des ruisseaux, d'anciens ports de flottage du bois qui ont survécu au déclin de cette activité, ou bien encore des maisons forestières. Mais "le hameau est l'unité de culture et le mode le plus usité de l'agglomération". Qu'il ait de 11 à 20 habitants, ou de 21 à 50 habitants, sa population actuelle ne signifie rien quant à son origine ; elle est l'aboutissement d'une trop longue histoire depuis l'époque moyenâgeuse, où du 10^e au 13^e siècle ces tenures familiales ont troué la forêt ; ils portent, soit le nom de "huis" très circonscrit au centre-ouest de la montagne, soit des toponymes en les "untel" beaucoup plus fréquents ; les plus petits

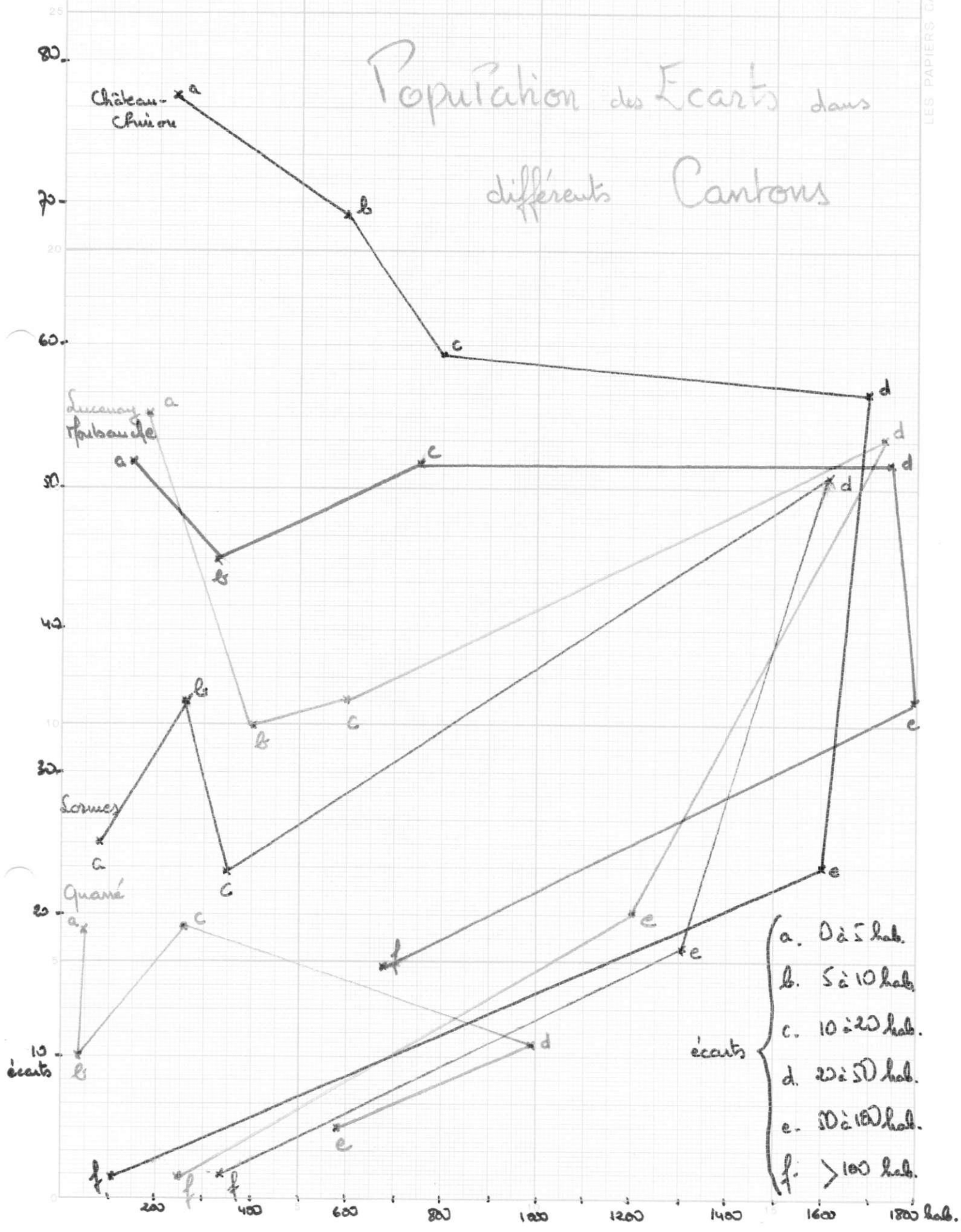
Ecartis vers 1900



Dispersion de la Population suivant l'Altitude

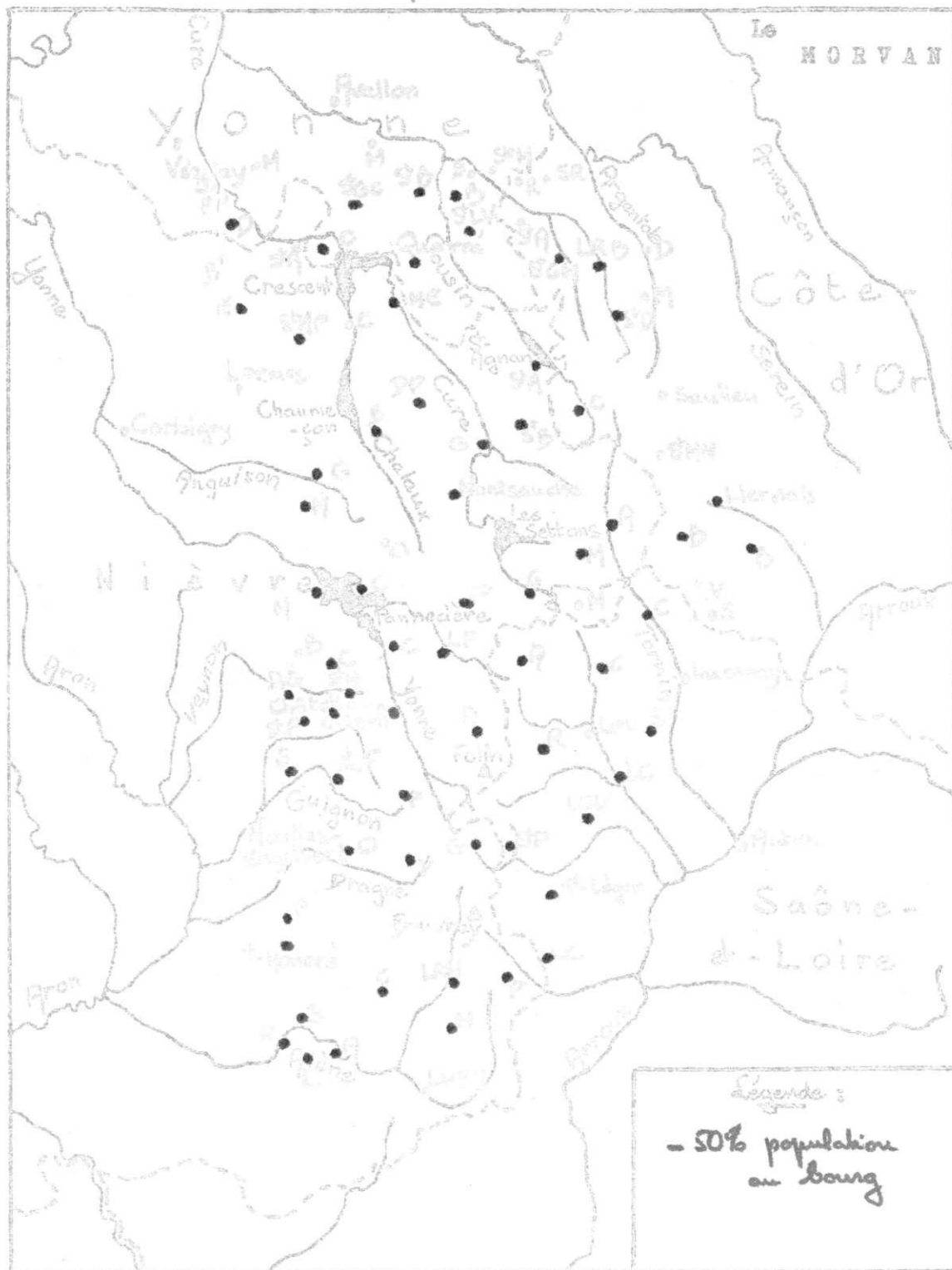


Population des Ecartés dans différents Cantons



- écartés
- a. 0 à 5 hab.
 - b. 5 à 10 hab.
 - c. 10 à 20 hab.
 - d. 20 à 50 hab.
 - e. 50 à 100 hab.
 - f. > 100 hab.

Dispersion de la Population



hameaux ne groupent que quelques fermes ou maisons de retraités, alors qu'on trouve dans les autres quelques commerces occasionnels. Bases de l'ancienne vie communautaire du pays, ils ont gardé leurs propriétés collectives, leurs habitudes indépendantes qui pèsent si lourdement sur la gestion des communes et l'établissement des budgets. Les hameaux de 51 à 100 habitants, ou davantage, peuvent grouper plus de personnes que le chef-lieu ; avec leur école, leur chapelle, leurs pâtis, ils forment de véritables villages toujours prêts à mettre en échec l'autorité du bourg.

2- Les EMBLEMES

Le village morvandiau ne s'élève guère à plus de 700 m d'altitude. Les populations s'étagent entre 300 et 500 m (40 %). L'aire comprise entre 300 et 400 m est l'aire géographique des ouches les plus fertiles. Au-dessous de 300 m, on ne trouve que 15 % des villages. Au-dessus de 600 m, c'est le domaine des bûcherons, population d'exception.

Le bourg est généralement placé à flanc de coteau, près du château ou du monastère qui le protégeait à ses débuts. Dans son orbite, les hameaux choisissent leurs emplacements, partout où la terre arable est assez profonde. Les populations n'ont pas couronné les sommets des hauteurs. La forêt recouvrait les sommets. Les groupements sont demeurés près des ouches fertiles, à mi-distance entre les bois du haut et les prés du bas. Les groupements se sont préoccupés de s'abriter des vents plus que de s'exposer aux rayons du soleil. Les maisons dissimulent leurs fenêtres, les villages écartent leurs rues.

3- L'ASPECT EXTERIEUR

L'aspect des hameaux et des villages morvandiaux était misérable : malpropreté et insalubrité, rues étroites et sinueuses. Leur tracé est fonction de l'emplacement des habitations. Leur entretien est nul. Les ornières y sont permanentes. Sous la chambre des habitants s'établit un cloaque, une mare d'où les ruisseaux d'eau noire et fétide s'échappent jusqu'au milieu de la voie publique. Le Morvandiau, revenu de l'extérieur, consacre ses économies à se bâtir une nouvelle demeure, mais il n'a pas encore consenti à faire les frais d'une voirie mieux entretenue.

Il est difficile de classer les villages dans un type défini, dans les peuplements en long ou en rond. Les exemples en long sont rares : la Roche-en-Brenil, Lucenay-l'Évêque. À part ces exceptions, l'agglomération morvandelle est plutôt massée. Si plusieurs routes s'y croisent, elle prend la forme rayonnante : Saint-Hilaire, Montsauche, Ouroux. Jamais, il n'existe de noyau central. Il n'y a pas de quartier dans le sens propre du hameau.

II- Le VIDE URBAIN

Les premières localités importantes se développèrent généralement autour des camps romains établis, d'ailleurs le plus souvent, sur des campements gaulois, privilégiés par leur situation géographique ou par leur site facilement défendable, comme Saulieu, Château-Chinon, Lormes...

Pays rural isolé au milieu des campagnes agricoles, le Morvan s'inscrit dans une zone de faible urbanisation ; il ne possède pas lui-même de ville digne de ce nom.

Les quatre départements du Morvan sont faiblement peuplés ; ils ont des indices d'urbanisation très faibles. La vocation agricole de ces régions, l'attraction de Paris, y ont freiné le développement des métropoles régionales. Mal équipées au point de vue industriel, ces villes n'ont pas offert à l'exode un relais efficace, il s'est essentiellement dirigé vers la capitale, elles n'ont pas été de véritables centres d'influence économique. Gagnées par la léthargie des pays riches qui les entourent, elles ont été enfermées dans une conception de prospérité commerciale à petite échelle. La transformation récente de Dijon détermine déjà une attraction nouvelle pour les indigènes.

Les petites villes secondaires dont dispose le Morvan semblent autant de petits centres isolés mal reliés aux métropoles locales. Elles sont toutes situées sur les marges, à proximité du bas-pays.

1- CHATEAU-CHINON

"Château-Chinon, au centre du granite, est seule une ville vraiment morvandelle. C'est elle dont la déchéance fut la plus rapide. Jusqu'au milieu du 19^e siècle, elle fut la capitale du Haut-Morvan". Un dicton, autrefois populaire, disait : "prix pour prix, Château-Chinon vaut bien Paris, maison pour maison, Paris vaut moins que Château-Chinon". Chef-lieu administratif et judiciaire, Château-Chinon comptait 3 121 habitants en 1851, 2 613 en 1881, 2 330 en 1901, 2 400 en 1942, 2 546 en 1954. La population, qui avait dépassé 3 000 habitants au milieu du siècle dernier, stagne donc ensuite aux environs de 2 500 habitants. Disposée en amphithéâtre, au pied de son calvaire (609 m), d'où la vue embrasse toute la retombée du Morvan sur les plaines de la Loire, elle ne compte que 2 647 habitants en 1962, 2 578 en 1968 et 2 636 en 1975.

Château-Chinon, composée de population exclusivement rurale, est restée fidèle à la terre, au milieu des grands progrès industriels qui ont porté les derniers coups à son industrie rudimentaire. Autun a pris sa place éco-

nomique dans les grandes transactions de bétail, Arleuf et Anost sont plus suivis comme marchés de détail, Montsauche lui fait concurrence pour le commerce des bois.

Petite sous-préfecture, elle n'a plus le rôle administratif que lui conférait naguère sa seigneurie. Elle représente néanmoins un centre de travail vital pour les gens du Haut-Morvan qui sont employés dans ses usines (fabrique de semelles de caoutchouc, 400 ouvriers environ ; confection de bas, 300 ouvriers) et ses entreprises diverses. Bien située à proximité des hauts sommets du Morvan, c'est un centre touristique en expansion. Les activités industrielle et commerciale transforment la ville : si les chiffres des recensements enregistrent une bien faible augmentation du nombre d'habitants entre 1936 et 1975, de nouveaux quartiers aux immeubles à étages se construisent en dehors des remparts, et contrastent avec la vieille ville, centre administratif et commercial aux rues étroites qui s'animent les jours de marché et disent à chaque pas les splendeurs du passé.

2- LORMES

On hésite à classer parmi les villes Lormes, qui ne dépasse pas le cap de 2 000, même avec ses écarts : 1 558 habitants. C'est une petite bourgade qui rend à la campagne d'alentour les services commerciaux. Lormes est un centre touristique justement réputé.

3- SAULIEU

Saulieu a moins décliné que Château-Chinon, malgré une diminution sensible de sa population : 3 507 habitants en 1901, 3 202 en 1954 et 2 946 en 1975. "Située sur l'ancienne voie d'Agrippa, point de départ de la colonisation chrétienne, plus tard tournebride des postes et des diligences sur les grandes routes de Paris à Lyon, Saulieu a acquis sur le chemin de fer d'Autun à Paris une place assez importante. Elle est devenue un point de bifurcation du Morvan sur les grands centres de la Bourgogne". Au centre des plateaux du nord-est où les caractères montagnards sont fort estompés, Saulieu, située encore en Morvan, doit sa prospérité à la proximité de l'Auxois.

Malgré la présence de quelques entreprises qui groupent plus de vingt ouvriers et l'ouverture toute récente d'un atelier de confection, Saulieu est restée essentiellement un centre d'échanges. Dans la rue du Marché, et ses prolongements, se groupent tous les commerces de détail au centre de la vieille ville à l'ombre de la basilique qui rappellent l'époque où, ensermée dans ses murailles, la cité oublia un temps son rôle primitif d'étape. Plus que le développement tardif d'industries secondaires, celui des foires et la reprise de la route ont décidé de son rôle de ville de contact et de passage.

"Dès le début, les foires de Saulieu furent très animées. Elles étaient d'abord des marchés locaux où les Morvandiaux et les cultivateurs échangeaient leurs produits". Devenue peu à peu un gros marché de bestiaux, Saulieu a vu, comme toutes les petites villes, ses foires décliner. La route a pris alors le relais ; le long de la route nationale, un quartier d'hôtels s'est juxtaposé à la vieille ville ; le renom gastronomique, le développement de l'automobile ont fait le reste. Cependant, la prospérité relative des villages d'alentour et de l'Auxois assurait aux commerçants de détail une clientèle moins capricieuse.

Avallon trouve en partie sa main-d'oeuvre dans les villages morvandiaux les plus proches. Autun, la seule ville moyenne qui exerce son influence sur le Morvan, est le seul centre d'emplois notable de la région qui soit proche du massif.

Le développement timide des villes marginales, la moyenne activité d'Autun, excentrique au Morvan, pourraient-ils transformer la montagne ? En fait, toutes ces cités regardent vers l'extérieur ; le Morvan ne fournit presque pas de main-d'oeuvre aux industriels autunois à côté de la dépression et de la région d'Uchon ; l'influence d'Avallon pénètre timidement en Morvan et regarde vers la plaine ; l'âge d'or de l'embouche a décidé de la fortune de Saulieu. Les centres périphériques assurent simplement au Morvan le peu de services réclamé par une économie rurale qui végète. Le Morvan connaît autant de petites zones d'influence limitées qu'il compte de centres urbains étriqués, aucun d'entre eux ne possède un équipement de commerces, de services, suffisant pour supplanter l'autre dans son ressort immédiat ; la difficulté de la circulation intérieure contribue à perpétuer cet état de fait. Seule Saulieu, avec ses écoles secondaires déjà anciennes, son centre hospitalier, son éventail de commerces, sa vocation morvandelle, peut se targuer d'exercer une influence qui s'étend au-delà des limites cantonales, le Morvan central entièrement jusqu'à Ouroux gravite dans son orbite.

Aucune de ces villes au charme désuet n'a constitué pour la campagne un centre d'emplois susceptible d'absorber l'excédent de main-d'oeuvre, un marché capable d'infléchir la production locale par ses besoins. Le développement tardif d'industries et les efforts récents peuvent freiner la fuite vers les grands centres, un laps de temps est indispensable pour renverser une conjoncture et voir naître des pôles d'attraction qui, dans le contexte délabré du pays, ne pourront être vivants qu'en accueillant des populations venues de l'extérieur ; à l'heure actuelle, seul le sous-prolétariat étranger a été attiré vers le Morvan, il constitue encore une population éparse, flottante, mal accueillie.

Dans le vide urbain des plaines bourguignonne et nivernaise, le Morvan, pays rural, continue à mourir peu à peu.